



CLASSIQUES  
GARNIER

TRIPET (Arnaud), « Avant-propos », *Montaigne et l'art du prologue au XVI<sup>e</sup> siècle*, p. III-VI

DOI : [10.48611/isbn.978-2-8124-5202-4.p.0002](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-8124-5202-4.p.0002)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 1992. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## AVANT-PROPOS

Je ne sais si vous avez la fatuité de ne pas lire les préfaces; mais j'aime à supposer le contraire, pour l'honneur de votre esprit et de votre jugement.  
Théophile Gautier,  
*Les Jeunes France* (Préface)

Il faut le reconnaître, la préface n'est bien souvent qu'un hors-d'œuvre insipide dont les lecteurs font, ou voudraient pouvoir faire l'économie. J'appartiens à cette sorte de lecteurs, et c'est peut-être pour expier ce que d'autres — les auteurs de préfaces, à tout le moins — appelleront un péché contre le livre que j'ai entrepris la présente étude. Car, pour beaucoup, le livre, dans sa plénitude, ne saurait se passer d'introduction.

Un ouvrage sans préface est un château sans avenue, un jardin sans allée, un appartement sans porte, une femme sans toilette.

Ainsi s'exprime Restif de la Bretonne. Mais il y a, et il y aura toujours, des réticents. Ils justifient leur peu d'enthousiasme en rappelant l'ennui suscité par ces ambages qui nous empêchent d'arriver tout de suite au fait. Ils invoquent l'idée que les choses parlent assez d'elles-mêmes sans qu'il soit utile de les présenter. Le lecteur adulte, celui auquel s'adressent un Montesquieu ou un Diderot, est censé trouver par lui-même. Qui sait, de plus, si en voulant dévoiler, l'on ne cherche pas à masquer, à tromper ? Dois-je tenir pour nécessairement désintéressé celui qui dispose des moyens de m'influencer à son profit ? Je m'accorde le droit d'en douter. Je verrai, alors, l'auteur du texte liminaire comme quelqu'un qui est inconsciemment désireux d'attenter à ma liberté. Je le soupçonnerai de n'avoir pas atteint lui-même un degré de liberté suffisant pour oser nous offrir ouvertement et directement le produit de son travail. En vérité, le liminaire guigne souvent du côté de la censure pour en prévenir les foudres. Et comme il veut surmonter toute résistance, je le penserai capable de vouloir anesthésier mon jugement pour mieux le conditionner.

N'allons pas exagérer pourtant les inconvénients de ces "mises en conditions" aux abords du texte. Ou alors, soyons aussi méfiants à l'égard des manipulations qui suivent l'espace du prologue, dans l'œuvre elle-même, qu'elle commence ou non *ex abrupto*. Admettons donc, avec un peu d'optimisme, que le texte liminaire ne trompe pas plus qu'un autre.

Il n'est pas assuré, d'autre part, qu'il mérite d'être taxé d'ennuyeux. Il fascine, en fait, autant qu'il repousse. A l'épreuve, le lecteur découvre souvent que l'effort qui lui a été demandé est largement payé en retour et que sa patience ou l'abandon de ses préjugés défavorables se trouvent récompensés. Il s'aperçoit que le superflu — si c'en est un — peut être amusant. S'ils sont honnêtes, les ennemis du prologue, qui arguent contre lui de son inutilité, seront amenés tous les premiers à admettre qu'il peut devenir le terrain de la gratuité comique. Peu de pages de Rabelais sont plus hilarantes que ses prologues.

La conviction que le liminaire est en principe un texte convenu, et menacé de ce fait par la monotonie, ne peut que renforcer l'appréciation des écarts qu'il comporte et faire comprendre leur nécessité. La surprise est d'autant plus nécessaire qu'elle va moins de soi. Ajoutons qu'elle se perçoit d'autant mieux qu'elle émerge de courants plus fortement endigués par la convention. S'il est un terrain favorable aux conduites de la respectabilité, le prologue est aussi bien une scène accueillante pour toute une distribution de marginaux et de railleurs. Sa place n'est-elle pas en marge de la vie du texte, comme l'est celui qui enseigne, sérieusement ou bouffonnement, par rapport aux enjeux pratiques de l'action humaine ?

Cette place apparaît à la fois dérisoire et nécessaire. Dérisoire et nécessaire chez Hegel, selon son idée du discours philosophique. Jacques Derrida ("Hors Livre", in *La Dissémination*) en parle ainsi : "L'exposition philosophique a pour essence de pouvoir et de devoir se passer de préface". Ce qui n'empêche pas la *Phénoménologie de l'Esprit* de comporter une fort importante introduction. Dérisoire et nécessaire chez Jacques Derrida lui-même qui écrit, avec le texte susmentionné, une préface paradoxale à l'anti-livre que constitue la *Dissémination*. Mais comment une philosophie ou une herméneutique de la déconstruction, qui proposent la *non-adéquation* comme horizon du vrai, pourraient-elles souhaiter se résumer, s'annoncer, se contraindre dans l'unité réduite du préambule, avant d'entamer le grand jeu d'un dévoilement qui pactise avec l'occultation ? Ce long "Hors Livre" du philosophe de la "différance" n'est, en fait, qu'un développement sur la non-pertinence de l'acte préficiel, sous la forme d'un commentaire sur Hegel et sa pensée en la matière.

On en arrive à se demander si, pour être vraiment préficiel, un liminaire ne serait pas appelé à se marginaliser par rapport à la norme, déjà marginale, qui le constitue ? Son lieu ? Celui, par excellence, de l'écart et du paradoxe *en raison* de sa nature excentrique, mais aussi *contre* les méfaits de sa nature trop attendue. Situé aux extrémités, le paratexte est volontiers extrême dans son épiphanie; il convoque l'ingéniosité, s'implique dans les miroitements du paraître, joue avec les

ressources du contre-pied. Somme toute, et le voilà aux antipodes de l'ennui, il veut être intéressant et il fait tout pour le devenir.

\* \* \*

Il fleurit au XVI<sup>e</sup> siècle, qui est celui d'une reprise en compte de la notion d'auteur et de la conscience explicite de l'œuvre, après de longs siècles où l'anonymat et le travail dispersé sur un texte composé et copié de mille manières (pensons à *Renart* !) étaient reçus sans défaveur. L'imprimerie, avec la multiplication *ne varietur* du texte, joue évidemment son rôle dans cette conception plus stricte de l'œuvre littéraire à la Renaissance. Mais l'emprise de l'esthétique des Anciens (Aristote, Horace, Cicéron ...) et d'une conception rhétorique du discours orné sont sans doute un facteur prioritaire dans cette évolution des esprits cultivés. Le texte, plus qu'auparavant, vaut désormais pour lui-même dans toute son étendue et au gré des articulations qui le rendent reconnaissable au regard épris d'architecture et d'harmonie, comme l'est celui des descendants de Pétrarque. Le texte acquiert donc les attributs d'une personne dont chaque membre est une partie significative dans un tout équilibré. L'enseignement humaniste désigne le littéraire comme un discours composé à parcourir *in extenso*. Il se détourne du développement de la partie dégagée du tout, apocopes ou sentences, à partir desquelles on formait les théologiens et les philosophes à la grande époque de la scolastique. L'œuvre, vue comme un ensemble, inspire la possibilité d'une vue d'ensemble; elle suggère l'édification de la plate-forme qu'est le prologue, plate-forme d'où l'objet unitaire issu d'une cause unitaire (l'auteur) est pris en considération au profit d'un lecteur prêt à dialoguer avec ce tout. C'est dans cet espace en retrait que se meut la conscience littéraire, la réflexion sur soi de l'auteur et de son œuvre. Autocritique et hétérocritique (quand d'autres que moi préfacent mon livre), le liminaire est, au dire de Borges, "une forme latérale de la critique". L'on sait que la Renaissance, âge où le maniérisme s'interroge sur la *manière*, l'imitation et l'originalité, la nature et l'art, les astuces du rendu, les excès compensés de l'ingéniosité, l'équilibre obtenu aux confins du déséquilibre, est un grand moment de la critique. Comment s'étonner de la fécondité prologale qu'on y rencontre ? Comment s'étonner que le prologue, genre ou sous-genre hyperconscient, ait trouvé au sein d'une demande culturelle aussi peu naïve un climat favorable ? Le prologue ne peut exister comme forme quasi obligée que dans un univers mental où l'on n'a pas envie que l'art aille de soi. C'est bien l'esprit de ce temps-là.

\* \* \*

A l'image du genre qui nous occupe et de son ouverture au codifié et au déviant, à l'imitatif et à l'original, le parcours de notre étude va du plus général au plus individuel. Il part d'un examen de la nature du prologue et aboutit, en la

personne de Montaigne, aux conséquences extrêmes de cette pratique, dans la liberté de l'essai, qui, à bien des égards, peut apparaître comme un discours constitué par un éclatement du prologue. Entre-deux, l'étude du prologue, dans sa relation très mobile à l'œuvre, nous met déjà sur le chemin de cette liberté, car, à y regarder de près, l'on voit que le paratexte entretient avec ce qu'il désigne des rapports très variables, du plus éloigné, l'autonomie du prologue par exemple, au plus intime, l'intégration du prologue, que l'on rencontre dans tous les genres majeurs, comme nous nous efforçons de le montrer. Avant le cas extrême de Montaigne, le problème du lyrisme nous retient un certain temps, d'une part en raison de l'abondance et de l'importance des liminaires lyriques dans les recueils du XVI<sup>e</sup> siècle, d'autre part en raison du cas spécifique que constitue pour le liminaire le fait de se trouver au seuil d'un texte dont l'organicité est pour le moins problématique.

Ces réflexions sur la relation du prologue au genre lyrique (chapitre III) ou à l'œuvre individuelle des *Essais* (chapitre IV) ne laissent pas de pousser l'analyse au-delà de l'*incipit*, en direction du fait littéraire lui-même, selon ces deux occurrences tout au moins.

Puisse notre réflexion sur les abords du texte éclairer "latéralement", pour reprendre l'expression de Borges, la nature du texte. N'est-ce pas aux frontières des choses que se détermine la nature de leur espace propre ?

N.B. Certaines parties de la présente étude ont paru déjà dans des ouvrages collectifs ou des revues, le plus souvent sous une forme assez différente. Il s'agit de "Aux abords du prologue", *Versants*, n° 15, 1989; "Unité et multiplicité dans la poésie lyrique", *Rivista di letteratura moderna e comparate*, vol. XLII — Fasc. 2 — 1989; "Voi ch'ascoltate ... Poesia e coscienza nel Petrarca lirico", *Civiltà del Piemonte. Studi in onore di Renzo Gandolfo*, Torino, 1975. Dans son ensemble ou dans telle de ses parties, le travail présenté ici doit beaucoup aux rencontres qu'il m'a été donné de faire. Je me suis rendu compte qu'elles valent souvent bien des lectures. Je tiens à dire ma grande dette à mes anciens collègues de l'Université de Chicago et à cette admirable institution, où le sujet de mon ouvrage a véritablement pris forme. Mon souvenir reconnaissant va aussi aux collègues et aux étudiants d'un troisième cycle organisé par les quatre universités de Suisse romande en 1986-1987, consacré au prologue au XVI<sup>e</sup> siècle. Plusieurs des idées que le lecteur va rencontrer ont été discutées et testées au sein de ce groupe exigeant et passionné.

Enfin, dans sa mise au point, ce livre a bénéficié des conseils et de l'aide que j'ai reçus de Madame Alexandra Amacker et du professeur René Amacker. Qu'ils soient également remerciés.